

Se saisir des cultures juvéniles comme ressource

Sylvie Octobre, sociologue à l'EHESS, spécialisée dans les pratiques culturelles des enfants et adolescents, propose un certain «regard» sur les cultures juvéniles, sur ce que les institutions, leurs acteurs et actrices peuvent ou pas en faire. Les cultures corporelles (les sports, les arts du mouvement) sont volontairement absentes du propos. Comment pourtant se saisir en EPS de ce qui est dit ici, sachant que toute transposition est toujours prise de risque?

Les nouvelles pratiques culturelles, leur hybridation, la plus grande autonomie des jeunes bousculent-elles ce que vous appelez «les lois de la stratification sociale»?

Certaines prises d'autonomie relèvent d'évolutions des normes sociales et d'autres découlent d'innovations techniques. Parmi les premières, on compte la reconnaissance plus importante de l'enfant comme acteur, avec ses goûts, ses jugements, au sein d'une famille qui fonctionne désormais comme une agora, mais aussi au sein de l'école. Par ailleurs, les transformations technologiques sont de plus en plus «individualisantes» : le numérique et les réseaux accélèrent le règne du choix et de la consommation individuels et le smartphone est devenu le premier terminal culturel des jeunes.

Il n'en reste pas moins que les rapports à la culture sont socialement stratifiés : le cumul et la diversité des pratiques (théâtre, lecture, manga, série télé...) ou des genres (lire par exemple aussi bien la littérature «classique» que les sagas adolescentes) demeurent l'apanage de celles et ceux qui disposent du plus de ressources culturelles. Face à l'explosion numérique de l'offre, la curiosité reste plus développée chez celles et ceux qui vivent dans des environnements où celle-ci a été stimulée. Accroissement et

complexification de l'offre se conjuguent pour que tout ne soit pas consommé par tous : ce sont les détenteurs et détentrices du plus de «capital culturel» qui sont les plus avides de cultures.

La jeunesse, dont vous dites qu'elle est «une ressource culturelle», s'émancipe-t-elle des univers culturels des parents, plus aujourd'hui qu'hier?

Pour répondre précisément à cette question, très cruciale, il faudrait suivre des cohortes d'individus depuis de nombreuses années et les observer quand ils sont jeunes, puis parents, voire grands parents et comparer ce qu'ils faisaient durant leurs jeunes années avec ce que leurs descendants font au même âge. La France a récemment créé un panel de ce type (le panel ELFE, qui suit depuis 2011 près de 18 000 enfants¹), où, en sus des thématiques que je viens de mentionner, les questions culturelles figurent en bonne place, mais il est trop tôt pour disposer du recul nécessaire pour répondre à votre question.

En revanche, de nombreuses enquêtes quantitatives ou qualitatives, menées par le Deps /Ministère de la culture ou par des chercheurs ou universitaires, ont déjà montré, que les cultures juvéniles peuvent être des ressources sur lesquelles construire un discours d'accompagnement pédagogique, et non

pas des «manques». Il faut se départir du «c'était mieux avant», jugement qui relève d'un mécanisme ancien, qui fait que chaque génération évalue celle qui lui succède en prenant implicitement sa propre jeunesse comme étalon de mesure. Aucune génération ne met ses pas à l'identique dans ceux de la précédente, tout simplement parce que chaque génération est façonnée dans un environnement social, historique et technologique différent. De fait, au lieu de se lamenter car «tout fout le camp», mieux vaut observer ce qui change, et ce qu'on peut en faire. Quand on joue à un jeu vidéo, quand on tchate sur les réseaux, quand on regarde des films, écoute de la musique, tout aussi bien que quand on va au musée ou au théâtre, on construit des références que l'on mobilise ensuite pour construire son rapport au monde : certains traits culturels mais aussi imaginaires historiques, certaines iconographies, représentations ou stéréotypes, etc. que nous savons désormais reconnaître sans hésitation.

Prenons un exemple lié aux transformations ayant eu lieu dans la sphère de la lecture. Le manga, qui connaît un succès particulièrement important en France depuis les années 1980 (notre pays est le second marché du manga après le Japon), a façonné un nouveau rapport à l'écrit - lecture «inversée», usage des onomatopées et rapport sonore à la langue - mais aussi diffusé auprès d'une série de jeunes générations des normes et valeurs différentes (code de l'honneur, rapport entre les sexes, etc.), avec parfois des réinterprétations intéressantes de la mythologie grecque (dont les spécialistes ont montré qu'elle avait inspiré certaines œuvres). Ce succès a été concomitant de celui des



« De fait, au lieu de se lamenter car “tout fout le camp”, mieux vaut observer ce qui change, et ce qu’on peut en faire. »

dessins animés et films animés, dont la qualité a favorisé la reconnaissance culturelle. Aujourd’hui on emmène « sérieusement » les enfants voir des films d’animation japonais, notamment ceux des studios Ghibli (depuis le succès des films de Miyazaki). Ces objets culturels ne sont pas « hors champ » de la médiation et de la pédagogie.

De même, alors qu’on se lamente souvent sur le fait que les « jeunes ne lisent plus », certaines sagas (et des pavés) ont connu un réel succès : c’est le cas de la saga Harry Potter. Celle-ci est porteuse de nombreuses valeurs, codes culturels qui peuvent faire l’objet d’un travail critique avec des médiateurs et médiatrices, sans compter bien sûr, sur une analyse plus formelle et stylistique. On peut ainsi travailler sur l’égalité des sexes, les rapports entre les générations, le racisme, les rapports entre les humains et les animaux, le pouvoir, etc.

Selon vous, que fait l’Ecole pour éduquer aux loisirs, peut-elle, doit-elle faire plus, mieux ?
La France a la chance formidable d’avoir une École qui accueille quasi

tous les enfants : c’est fabuleux d’avoir cet instrument pour faire lien et créer du commun culturel. Mais cet objectif est rendu compliqué à atteindre dans un contexte de très grande diversité des populations accueillies. Faire commun avec des populations qui connaissent des écarts de revenus, de trajectoires migratoires, de capitaux culturels, etc. est un formidable projet, qui passe évidemment par les connaissances curriculaires mais aussi par un ensemble de savoir être plus difficiles à définir en termes de diplômes (les fameuses soft-skills et les savoirs être). Par ailleurs, l’école intervient dans un contexte où la légitimité culturelle se définit moins clairement. Le contexte est aussi celui de la montée des inégalités (et de l’intolérance à leur égard), ce qui crée des fractures sociales ressenties de manière aigüe et dont l’école se fait la chambre d’écho : les attentes formulées à l’égard de l’école se font plus pressantes, puisqu’en France, le succès scolaire reste la clef de l’ascension sociale, et dépassent probablement son champ d’action dès

lors qu’elle est sommée de « réparer » la société. Le contexte est enfin celui de la transformation de la relation d’apprentissage ; dès lors que les sources potentielles de savoir se sont multipliées (notamment sur les réseaux), la nature de la pédagogie a évolué et il faut convaincre des élèves-acteurs. Pour cela, se saisir des cultures juvéniles comme ressource pédagogique – y compris pour en faire une lecture critique - peut être un levier : on découvre parfois avec surprise les connaissances « techniques » que les jeunes ont en matière de série/cinéma, ou de musique, à force d’être elles-mêmes et eux-mêmes des producteurs « banals » de contenus vidéos ou de « cover ».

Vous insistez sur le concept de consommation...

J’utilise à dessein le terme consommation : c’est un mot qui a mauvaise presse, car il est supposé désigner une attitude passive. Certain·es peuvent y voir un mépris de classe qui se loge dans les mots : distinguer « consommation » et « pratique », c’est immédiatement – et a priori – hiérarchiser les un·es (les consommateurs) et les autres (les pratiquants) avec un système d’équivalence implicite – consommation=abrutissement/vulgarité versus pratique=élégance/légitimité – sans considérer ce qu’il se passe réellement dans les expériences culturelles des un·es et des autres : on peut apprendre énormément d’un film et dormir au théâtre. Des personnes lectrices de manga, des passionné·es de films de science-fiction peuvent être personnellement très engagé·es dans leur « consommation ». Et certaines consommations font « passer à l’acte », par exemple se mettre à écrire (les plateformes comme Wattpad regorgent d’écrits de jeunes), à dessiner (de nombreux lecteurs de mangas s’y mettent à titre amateur). Tout commence par un rapport de consommation culturel. J’y vois aussi une forme de schizophrénie qui fait que les mêmes qui considèrent avec dédain les consommations audiovisuelles des jeunes auront, dans l’intimité de leur domicile, des consommations similaires, leur procurant un réel plaisir et qu’ils estimeront de valeur. La consommation n’est pas hors champ de l’intervention éducative. ♦ **Entretien réalisé par A. Becker**

1. <https://elfe.site.ined.fr>